

THE IDEA OF THE POSTMODERN (A history)

by Hans Bertens · Language: FR

Summary by booksummaryai.com —

<https://booksummaryai.com/country/fr/the-idea-of-the-postmodern-a-history-resume>

Summary

En 60 secondes

Hans Bertens retrace le mot « postmodernisme » depuis une anthologie de poésie espagnole de 1934 jusqu'à une étiquette pour la fiction inquiétante, puis vers l'architecture, la philosophie et la politique. En chemin, il se scinde en un mouvement de résistance et un style commercial, entre en collision avec le féminisme, la théorie postcoloniale et une fameuse mystification d'un physicien, et finit par signifier tout et rien. Le livre est une histoire de l'idée, pas de l'époque — et connaître cette histoire est la seule façon d'utiliser le mot honnêtement.

Pourquoi le lire

Si vous avez déjà hoché la tête devant « postmoderne » sans savoir à quoi vous consentiez, voici votre antidote. Bertens montre que le mot a signifié des choses opposées pour des personnes différentes à des moments différents — célébratoire, condamatoire, politique, esthétique. Les étudiants en littérature, en architecture et en théorie obtiennent une carte ; les sceptiques obtiennent des munitions ; et tout le monde apprend pourquoi les débats sur la vérité, l'identité et le pouvoir sonnent encore ainsi.

Les idées clés

Un mot né comme une insulte

Le terme commence discrètement : en 1934, Federico de Onís emploie « postmodernismo » dans son anthologie de la poésie espagnole et hispano-américaine pour décrire une réaction conservatrice au sein de la poésie de langue espagnole (à l'intérieur du modernisme). À la fin des années 1950 et au début des années 1960, les critiques américains Irving Howe et Harry Levin emploient « postmodern » de façon péjorative pour désigner une littérature nouvelle et inquiétante, dépourvue de la cohérence du haut modernisme. Puis l'ambiance bascule. « The Dismemberment of Orpheus » d'Ihab Hassan (1970/1971) emploie « postmodernisme » pour décrire une tradition littéraire du silence, de la rupture, de l'anti-forme et du jeu, en la liant à des auteurs comme Samuel Beckett, William Burroughs et Jorge Luis Borges. L'essai de Leslie Fiedler de 1969, « Cross the Border—Close the Gap », est présenté comme un tournant triomphal, où Fiedler appelait de ses vœux une littérature postmoderne qui franchirait la frontière entre culture élitare et culture populaire.

La première leçon de Bertens est que les mots de la critique portent la politique de celui qui les manie. « Postmoderne » a commencé comme une plainte sur le déclin — des critiques pleurant la perte de la gravité moderniste — et est devenu, en une décennie, une célébration de l'énergie et du mélange. Hassan et Fiedler n'ont pas découvert une littérature nouvelle ; ils en ont renommé une existante et en ont changé la valeur. La surprise tient à la vitesse avec laquelle un terme de désapprobation s'est mué en programme.

À essayer: La prochaine fois que vous entendrez une nouvelle étiquette culturelle, demandez qui l'a forgée et si elle visait l'éloge ou la plainte — puis observez le sens basculer.

L'architecture moderne meurt à 15 h 32

St. Louis, 15 juillet 1972 : le projet de logements Pruitt-Igoe tombe, et Charles Jencks cite célèbrement cet événement comme la mort de l'architecture moderne, déclarant : « L'architecture moderne est morte à St. Louis, Missouri, le 15 juillet 1972 à 15 h 32. » La démolition donne au débat des années 1970 sa scène la plus citable, et « The Language of Post-Modern Architecture » de Jencks (1977) joue un rôle clé dans le débat. Derrière lui se dressent les textes fondateurs de l'architecture postmoderne : « Complexity and Contradiction in Architecture » de Robert Venturi (1966) et « Learning from Las Vegas » de Venturi, Scott Brown et Izenour (1972), qui célébraient le « decorated shed » et la bande commerciale contre la pureté moderniste. Le dictum célèbre de Venturi, « Less is a bore », est cité comme riposte directe au « Less is more » de Mies van der Rohe.

L'architecture a fait ce que la critique littéraire ne pouvait pas : elle a donné au postmodernisme une date de mort pour son prédécesseur, un ensemble de bâtiments et un slogan. La précision théâtrale de Jencks — à la minute près — est un geste rhétorique, non un rapport de légiste, mais elle a fonctionné parce que l'échec de Pruitt-Igoe était réel et visible. Le point le plus profond est qu'ici postmodernisme signifie quelque chose de concret : l'ornement de retour, l'histoire de retour, le centre commercial pris au sérieux comme texte.

À essayer: Regardez un immeuble de bureaux vitré près de chez vous, puis n'importe quoi portant ornement ou citation historique — vous êtes en train de lire l'argument que Venturi a lancé.

Des listes d'opposés, et une revue de la rupture

Ihab Hassan tente de définir le postmodernisme par des listes d'oppositions entre Modernisme et Postmodernisme (par exemple, dessein vs. jeu, hiérarchie vs. anarchie, présence vs. absence, centrage). Parallèlement, la revue « boundary 2 » de William Spanos (fondée en 1972) est présentée comme un forum important de la théorie postmoderne dans les années 1970. Spanos employait le terme « postmodernisme » pour décrire une littérature de « dis-closure » et de « destruction » de la tradition métaphysique occidentale, en s'appuyant sur Martin Heidegger, promouvant une perspective postmoderne « ontologique ». En dessous de tout cela, Bertens discute la distinction, saillante dans les débats des années 1970, entre un postmodernisme de

résistance (lié à la contre-culture-garde) et un postmodernisme de réaction (lié à l'esthétique néoconservatrice du pastiche).

Les années 1970 produisent deux postmodernismes incompatibles sous un même nom. Les listes binaires de Hassan donnent au terme un air systématique, mais les listes elles-mêmes sont le symptôme : personne ne peut le définir positivement, seulement par contraste. La version heideggérienne de Spanos tire le mot vers la philosophie et l'ontologie, loin de la célébration pop de Fiedler. La distinction de la résistance chez Bertens est le diagnostic récurrent du livre — le même mot peut nommer la critique radicale ou la complicité lustrée, et il faut toujours demander lequel.

À essayer: Quand quelqu'un invoque le postmodernisme, demandez lequel : la critique résistante des fondements ou le jeu commercial des surfaces. La réponse change tout.

John Barth déclare la littérature épuisée — puis la réapprovisionne

Le chapitre aborde l'essai de John Barth de 1967, « The Literature of Exhaustion », qui soutenait que les formes traditionnelles du roman étaient épuisées et qu'il fallait des stratégies nouvelles et réflexives. Le texte de suivi de Barth en 1979, « The Literature of Replenishment », a servi de correctif, dans lequel Barth appelait à une « synthèse » des techniques modernistes et pré-modernistes, citant Jorge Luis Borges et Italo Calvino comme modèles.

Les deux essais de Barth montrent le rythme du débat : déclaration dramatique, puis repli dans une synthèse sans nuance. « Exhaustion » a donné au moment postmoderne son anxiété la plus citable — les formes sont finies — tandis que « Replenishment » admettait discrètement que la tradition pouvait être remixée plutôt qu'abandonnée. Ce mouvement de la crise à la synthèse reflète l'arc plus large que Bertens trace : le postmodernisme commence en discours de rupture et finit en manière de combiner ce qui précède.

À essayer: Prenez une forme que vous jugez épuisée — l'essai, la sitcom, l'album — et listez une technique pré-numérique capable de la rafraîchir.

L'incrédulité envers les métarécits

« La Condition postmoderne : rapport sur le savoir » de Jean-François Lyotard (1979) est présenté comme un texte pivot. Le livre était à l'origine un rapport commandé par le Conseil des universités du gouvernement du Québec, et il portait sur le statut du savoir dans les sociétés capitalistes avancées. Le livre cite la formule exacte de Lyotard : « Simplification à l'extrême, je définis le postmoderne comme l'incrédulité à l'égard des métarécits. » Lyotard soutenait que la science se légitime par le récit, non par la pure logique. Bertens présente le livre comme un texte pivot qui a redéfini le postmoderne comme une condition générale du savoir.

L'ironie est structurelle : un rapport commandé par un conseil universitaire produit l'attaque fondatrice contre les grands récits. La définition de Lyotard est délibérément minimale — non pas un style, non pas un canon, mais une attitude envers les grands récits explicatifs du progrès,

de l'émancipation et de la vérité. Dès que le postmodernisme désigne une condition du savoir plutôt qu'un type de fiction, chaque discipline peut s'en réclamer, et chaque discipline peut en être accusée. Cette expansion est à la fois la puissance du mot et sa perte.

À essayer: Nommez le grand récit auquel vous vous fiez le plus — le progrès, le mérite, la science — et demandez-vous quelles preuves vous feraient l'abandonner.

La vérité qui dissimule qu'il n'y en a pas

Bertens aborde les théories de Jean Baudrillard sur les simulacres et la simulation, selon lesquelles le monde postmoderne est un monde où les signes ne renvoient plus à aucune réalité extérieure à eux-mêmes. La célèbre phrase de Baudrillard est citée : « Le simulacre n'est jamais ce qui cache la vérité — c'est la vérité qui cache qu'il n'y en a pas. »

La thèse de Baudrillard est facile à parodier et difficile à écarter une fois qu'on a vu l'actualité, la publicité et la politique faire circuler des images d'images. Son geste consiste à inverser le soupçon habituel : nous cherchons la vérité cachée derrière les apparences, mais pour lui la recherche est le piège — l'apparence est tout ce qu'il y a, et elle cache son propre vide. C'est la version la plus radicale de la condition postmoderne, et celle qu'on accuse le plus souvent, à tort ou à raison, de la politique « post-vérité ».

À essayer: Choisissez une image qui a façonné votre vision d'un événement dont vous n'avez jamais été témoin, et remontez le nombre de copies qui se dressent entre elle et vous.

Le capitalisme tardif reçoit une logique culturelle — et un hôtel

L'essai de Fredric Jameson de 1984, « Postmodernism, or the Cultural Logic of Late Capitalism », est abordé, analysant le postmodernisme comme l'expression culturelle d'un nouveau stade du capitalisme (le capitalisme tardif), avec des traits tels que le pastiche et le déclin de l'affect. L'analyse par Jameson du Bonaventure Hotel de Los Angeles (par John Portman, ouvert en 1976) est discutée comme exemple d'expérience spatiale postmoderne qui excède la capacité du corps individuel à s'orienter. Ses espaces déroutants et miroitants désorientent le sujet. Il illustre l'« hyperspace » du capitalisme tardif qui résiste à la cartographie cognitive. Bertens cite l'affirmation de Jameson selon laquelle le postmodernisme est lui-même « la logique culturelle du capitalisme tardif ».

Jameson fait ce que Lyotard et Baudrillard ne font pas : il conserve une économie politique. La désorientation que vous ressentez dans un hall miroitant n'est ni un défaut personnel ni un frisson esthétique — c'est ce qu'on éprouve à vivre dans un système trop vaste pour être représenté. Sa demande de « cartographie cognitive » transforme l'architecture postmoderne en diagnostic du capital lui-même. La surprise, c'est que la preuve la plus vivante d'une théorie abstraite du capitalisme est un hôtel où l'on ne trouve pas la sortie.

À essayer: La prochaine fois qu'un espace — un centre commercial, un aéroport, une application — vous fait perdre vos repères, demandez-vous quel système cette désorientation est censée

servir.

L'histoire contre-attaque : la métafiction historiographique

Le concept de « métafiction historiographique » de Linda Hutcheon est présenté comme un moyen de comprendre la fiction postmoderne, qui utilise et interroge à la fois les conventions du roman historique. Elle a forgé le terme dans son ouvrage de 1988, « A Poetics of Postmodernism », pour décrire des romans comme « Midnight's Children » (1981) de Salman Rushdie et « Ragtime » (1975) d'E.L. Doctorow, qui mêlent de façon consciente et délibérée les faits historiques à la fiction.

Le terme de Hutcheon est la meilleure réponse à l'accusation selon laquelle le postmodernisme serait frivole ou ahistorique. Un roman comme « Ragtime » n'efface pas la différence entre le fait et la fiction ; il met cette différence en scène, vous rendant conscient du fait que toute histoire est racontée par quelqu'un. Ce n'est pas du relativisme — c'est une critique de l'autorité exercée sur le passé. Bertens accorde un poids réel à sa position parce qu'elle montre que la fiction postmoderne accomplit un travail politique grâce à, et non malgré, sa conscience d'elle-même.

À essayer: Lisez un roman historique et repérez une scène où il vous rappelle qu'il est inventé — demandez-vous de quelle version de cette histoire vous disposeriez sans ce rappel.

Habermas refuse de laisser mourir la modernité

Bertens examine le débat entre Jürgen Habermas et les postmodernistes, notamment le discours de Habermas à l'occasion du prix Adorno en 1980, « La modernité — un projet inachevé », dans lequel il accusait les postmodernistes de néoconservatisme. Habermas est présenté comme le défenseur du « projet inachevé » de la modernité, en débat houleux avec des penseurs postmodernes comme Lyotard.

L'accusation de Habermas se retourne contre lui et pique encore aujourd'hui. Si vous renoncez à la raison universelle, qu'est-ce qui empêche votre critique de devenir une simple voix parmi d'autres — ou, pire, un conservatisme à la mode sous des habits radicaux ? La réponse postmoderne est que l'universel a historiquement exclu la plupart des gens. Le cadrage de Bertens montre qu'il ne s'agit pas d'un malentendu qui pourrait être dissipé ; c'est une véritable bifurcation sur la question de savoir si les crimes de la modernité sont des bugs ou des caractéristiques.

À essayer: Notez une promesse des Lumières à laquelle vous croyez encore et une à laquelle vous ne croyez plus — puis demandez-vous si vous pouvez garder la première sans la machinerie de la seconde.

Le féminisme rencontre le sujet qui se dissout

Bertens examine la critique féministe du postmodernisme, notamment les inquiétudes selon lesquelles la dissolution du sujet par le postmodernisme sape la politique féministe. Nancy Fraser et Linda Nicholson, dans leur essai de 1988 « Social Criticism without Philosophy », ont

soutenu que la critique de l'universalisme par le postmodernisme pouvait être utile au féminisme, mais seulement s'il conservait un engagement envers la critique sociale et l'engagement politique. Jane Flax, dans son ouvrage de 1990 « Thinking Fragments », a soutenu que le postmodernisme et le féminisme partagent une critique de la raison des Lumières, mais que le relativisme du postmodernisme risque de saper les revendications féministes de vérité et de justice.

C'est ici que la théorie postmoderne rencontre son épreuve la plus difficile : une politique qui a besoin d'un sujet rencontre une philosophie qui dissout les sujets. Le compromis de Fraser et Nicholson — utiliser la critique des universaux, garder la politique — devient le modèle des tentatives ultérieures. L'inquiétude de Flax est la plus honnête : le relativisme est un luxe que les opprimés ne peuvent pas se permettre lorsque leurs revendications de justice ont besoin d'être vraies. Bertens ne traite pas cela comme une note de bas de page mais comme une confrontation déterminante.

À essayer: Demandez à toute théorie qui vous plaît : laisse-t-elle une place au groupe qu'elle prétend aider pour se nommer lui-même et formuler des exigences ?

Les Français débarquent à Baltimore

Le chapitre a pour point d'ancrage la réception du poststructuralisme français dans le milieu universitaire américain, en particulier la conférence de 1966 à l'Université Johns Hopkins intitulée « The Languages of Criticism and the Sciences of Man », où Jacques Derrida a prononcé sa conférence « Structure, Sign, and Play in the Discourse of the Human Sciences », que Bertens décrit comme un moment charnière dans l'introduction de la déconstruction aux États-Unis. Bertens examine l'œuvre de Jacques Derrida, dont la déconstruction de la métaphysique de la présence est présentée comme fondatrice de la pensée postmoderne, notamment sa critique du « signifié transcendantal ». Une citation clé de Derrida figure dans le texte : « Il n'y a pas de hors-texte ».

Une conférence dans un colloque, et voilà deux générations de critique américaine bouleversées — de quoi mesurer à quel point l'université avait faim d'un nouveau fondement, ou d'un nouvel anti-fondement. Le « rien hors du texte » de Derrida est la phrase la plus mal citée de toute cette histoire ; elle vise l'idée d'un sens fixé en dehors du langage, non l'existence du réel. Ce que Bertens pointe, c'est la réception : ce que la déconstruction signifiait à Paris et ce qu'elle signifiait dans un séminaire américain, ce n'était pas la même chose — et cet écart a nourri les guerres culturelles à venir.

À essayer: Repérez la formule académique la plus galvaudée de votre fil d'actualité et lisez son contexte d'origine — l'écart, d'ordinaire, c'est toute l'histoire.

Foucault construit la machinerie du pouvoir

Bertens examine l'œuvre de Michel Foucault, dont les théories du pouvoir et du discours sont présentées comme fondatrices de la pensée postmoderne. Son analyse du passage du pouvoir

souverain au pouvoir disciplinaire est au cœur des critiques postmodernes des institutions et de la vérité.

L'intuition de Foucault, c'est que pouvoir et savoir ne sont pas des opposés — le savoir est l'une des formes du pouvoir. Voilà pourquoi la « vérité », sous le postmodernisme, devient un objet de suspicion plutôt qu'un but : chaque régime de vérité a une institution derrière lui. Le récit du pouvoir disciplinaire explique pourquoi la vie moderne donne le sentiment d'être surveillée et gérée sans tyran visible. C'est l'idée la plus exportable de tout l'inventaire postmoderne, et Bertens montre qu'elle alimente des critiques bien au-delà de la philosophie.

À essayer: Choisissez une règle que vous obéissez sans y penser — au travail, à l'école, à la salle de sport — et demandez-vous quel savoir sur vous elle produit et qui s'en sert.

Pynchon : la paranoïa comme manière de lire

Bertens examine l'œuvre de Thomas Pynchon, dont les romans « Gravity's Rainbow » (1973) et « The Crying of Lot 49 » (1966) sont présentés comme des fictions postmodernes paradigmatiques, marquées par la paranoïa, l'entropie et la prolifération du sens. « Gravity's Rainbow » est salué pour son ampleur encyclopédique, sa paranoïa et son refus de la clôture narrative, et Bertens cite la phrase de Pynchon tirée du roman : « A screaming comes across the sky. »

Les romans de Pynchon font ce que les listes de Hassan et les définitions de Lyotard se contentent de décrire : ils rendent la suspicion plaisante et sans fin. Chez Pynchon, la paranoïa n'est pas un délire à guérir mais une structure de sentiment adaptée à des systèmes trop vastes pour être vérifiés — exactement l'hyperspace de Jameson transposé en intrigue. Le refus de la clôture est la position éthique : toute fin serait une totalité fallacieuse. Voilà pourquoi ces livres continuent d'être assignés comme textes probants du postmodernisme.

À essayer: Lisez la première page de « Gravity's Rainbow » et notez la vitesse à laquelle elle refuse d'expliquer — ce refus, c'est la méthode.

Rorty quitte le commerce des fondements

Bertens examine l'œuvre de Richard Rorty, dont « Philosophy and the Mirror of Nature » (1979) et les ouvrages ultérieurs ont proposé une position pragmatiste et post-philosophique qui rejette l'idée de la philosophie comme fondement du savoir. Dans son livre de 1989, « Contingency, Irony, and Solidarity », Rorty plaide pour un « ironiste libéral » qui accepte la contingence de toutes les croyances. Bertens cite la définition de Rorty : « L'ironiste passe son temps à s'inquiéter de la possibilité qu'elle ait été initiée dans la mauvaise tribu. »

Rorty est le postmoderne le plus aimable : pas de panique épistémologique, juste un haussement d'épaules devant les fondements et un tournant vers la solidarité sans certitude. Son ironiste vit avec l'inquiétude permanente que tout son vocabulaire — celui de sa tribu — soit arbitraire, tout en gardant ses loyautés libérales. C'est le pari que Bertens met en lumière : on peut abandonner le miroir de la nature et continuer à se soucier de la cruauté. Les critiques y

voient une incohérence ; Rorty y voit le fait de grandir. Dans les deux cas, c'est la version la plus vivable du postmodernisme.

À essayer: Nommez une croyance que vous garderiez même en admettant ne pas pouvoir la prouver — c'est là que commence votre ironisme libéral.

Le subalterne peut-il parler ? Le postcolonialisme répond

Bertens examine l'œuvre d'Edward Said (« L'Orientalisme », 1978) comme un précurseur de la théorie postcoloniale qui partage certaines préoccupations postmodernes concernant la représentation et le pouvoir. Said soutenait que la recherche universitaire occidentale sur l'« Orient » était une forme de pouvoir colonial, et Bertens note que Said se montrait sceptique à l'égard du relativisme postmoderne, craignant qu'il n'efface la réalité de l'oppression coloniale. Bertens examine l'œuvre de Gayatri Spivak, notamment son essai de 1988 « Can the Subaltern Speak? » (« Les subalternes peuvent-elles parler ? »), dans lequel elle soutenait que le subalterne (le sujet colonisé et marginalisé) ne peut pas parler dans le discours occidental. Bertens cite la célèbre conclusion de Spivak : « Le subalterne ne peut pas parler. » Bertens examine l'émergence de la théorie postcoloniale et sa relation complexe avec le postmodernisme, y compris l'œuvre de Homi Bhabha, en particulier son livre de 1994 « The Location of Culture » (« Les lieux de la culture »), où Bhabha a introduit des concepts comme l'« hybridité », le « mimétisme » et le « tiers-espace ».

La relation du postcolonialisme au postmodernisme met à l'épreuve la scission de la résistance. Said et Spivak utilisent la critique de la représentation pour montrer comment l'empire parle au nom de ses sujets — mais tous deux refusent le glissement vers « tout n'est que texte », car la violence du colonialisme est brutalement factuelle. L'hybridité de Bhabha transforme la faiblesse du colonisé en un lieu de production : le mimétisme tourne en dérision, le tiers-espace crée. Bertens montre un champ qui emprunte les méthodes du postmodernisme tout en rejetant ses conclusions les plus confortables.

À essayer: Quand vous lisez le récit d'un autre pays écrit par un étranger, dressez la liste de ce que les personnes décrites ne disent jamais dans leurs propres mots.

bell hooks et Stuart Hall font combattre le postmodernisme

Bertens examine l'œuvre de bell hooks, qui plaidait pour un postmodernisme de résistance capable de servir les intérêts des peuples marginalisés, critiquant le fait que la théorie postmoderne ignorait souvent les voix des personnes marginalisées. Bertens examine l'œuvre de Stuart Hall sur l'identité culturelle et le postmodernisme, en particulier son argument selon lequel l'identité est une affaire de « devenir » autant que d'« être ». Hall soutenait dans les années 1980 que le postmodernisme pouvait être un lieu de résistance, notamment par la politique de l'identité et de la différence, bien que Bertens note la mise en garde de Hall contre sa marchandisation.

Le reproche de hooks est celui auquel le postmodernisme ne répond jamais pleinement : une théorie célébrée dans les séminaires peut rester silencieuse sur les personnes qu'elle prétend représenter. Le « devenir » de Hall reconceptualise l'identité comme un processus plutôt que comme une essence, ce qui laisse une place à la politique sans figer les gens dans des catégories — mais sa propre mise en garde contre la marchandisation avoue le danger : la résistance vous est revendue comme un style. Bertens présente ces deux figures comme la tension la plus féconde du débat, non comme sa résolution.

À essayer: Vérifiez si la théorie que vous citez inclut les voix des personnes qu'elle décrit — sinon, trouvez l'une de ces voix cette semaine.

Le féminisme revient : la catégorie de « femme » passe en procès

Bertens examine les débats sur le postmodernisme et le féminisme dans les années 1990, y compris l'œuvre de critiques telles que Seyla Benhabib, Judith Butler, Drucilla Cornell et Nancy Fraser (dans « Feminist Contentions », 1995). Le chapitre explore la suspicion féministe initiale envers le relativisme postmoderne, qui pouvait miner la catégorie politique de « femme ». « Thinking Fragments » (1990) de Jane Flax est cité, où Flax soutenait que le postmodernisme pouvait aider à déconstruire les fondements patriarcaux du savoir, et que le postmodernisme et le féminisme partagent une critique de la raison des Lumières, mais que le relativisme du postmodernisme risque de miner les revendications féministes de vérité et de justice.

Ce qui change dans les années 1990, c'est le ton : la suspicion devient négociation. Le camp de Butler soutient que « femme » n'a jamais été une catégorie stable de toute façon, et que la dénaturiser est le travail du féminisme, non son ennemi ; le camp de Benhabib craint que sans sujet, il n'y ait personne à émanciper. Flax tient les deux vérités à la fois, c'est pourquoi Bertens revient vers elle. La question non résolue — peut-on déconstruire ses fondements tout en se tenant debout dessus ? — est le problème hérité du postmodernisme en miniature.

À essayer: Écrivez une phrase commençant par « Les femmes méritent... » et remarquez si vous avez eu besoin d'une définition stable de « femme » pour l'écrire — puis décidez si cela vous dérange.

Un physicien plante une bombe dans « Social Text »

Bertens examine les « guerres scientifiques » des années 1990, notamment l'affaire Sokal de 1996, dans laquelle le physicien Alan Sokal soumit un article canular intitulé « Transgressing the Boundaries: Towards a Transformative Hermeneutics of Quantum Gravity » à la revue postmoderne « Social Text », qui le publia. L'article citait Derrida, Lyotard et Irigaray dans une parodie de la critique postmoderne de la science. Le canular visait à tester si une revue d'études culturelles postmoderne publierait des inepties pourvu qu'elles flattent les présupposés idéologiques de ses rédacteurs. Sokal révéla la supercherie dans la revue « Lingua Franca ».

L'affaire Sokal a fonctionné parce qu'elle exploitait la pire version de la scission de la résistance : un discours si porté à interroger les prétentions à la vérité qu'il cessa de les évaluer. Le test de

Sokal était grossier — flatterie plus jargon égale publication — mais l'embarras fut réel, et il offrit aux critiques du postmodernisme leur victoire la plus citable. Bertens le présente comme le moment où le débat académique passa dans le débat public et devint personnel. Quelle que soit l'opinion que vous avez de l'équité du canular, il changea qui était prêt à prononcer « postmoderne » sans sourciller.

À essayer: Avant de partager un passage qui sonne profond, demandez-vous s'il sonnerait encore profond s'il affirmait le contraire — si oui, c'est peut-être du jargon.

La guerre du Golfe qui n'a pas eu lieu

L'analyse par Baudrillard de la guerre du Golfe comme événement médiatique « hyperréel », non comme guerre traditionnelle, est résumée. Baudrillard écrivit une série d'essais (plus tard rassemblés sous le titre « La Guerre du Golfe n'a pas eu lieu ») soutenant que la guerre était une simulation médiatique. Bertens cite l'affirmation de Baudrillard : « La guerre du Golfe n'a pas eu lieu. » L'affirmation s'appuie sur sa théorie plus vaste exposée dans « Simulacres et Simulation » (1981), où Baudrillard soutenait que, dans la culture postmoderne, les représentations ont remplacé la réalité. Bertens cite la célèbre phrase de Baudrillard : « Le simulacre n'est jamais ce qui cache la vérité — c'est la vérité qui cache qu'il n'y en a pas. »

La phrase de Baudrillard n'est pas une négation du fait que des gens sont morts ; c'est une affirmation sur le lieu où la guerre a existé — dans un flux d'images, d'images de bombes intelligentes et de narration orchestrée qui a remplacé toute expérience directe. Que ce soit brillant ou obscène dépend de votre tolérance à la provocation comme mode d'analyse. Le placement par Bertens importe : des décennies après la naissance littéraire du terme, l'hyperréel est le lieu où le postmodernisme prouve qu'il décrit encore le monde — les écrans d'abord, les événements ensuite. La guerre du Golfe a rendu la théorie inconfortablement actuelle.

À essayer: Regardez une heure de couverture d'un conflit et comptez la part des images que vous ne pourriez pas vérifier de manière indépendante — puis demandez-vous ce que vous savez réellement.

Les meilleures citations

- "En simplifiant à l'extrême, j'ai défini le postmodernisme comme l'incrédulité à l'égard des métarécits." - Jean-François Lyotard
- "L'architecture moderne est morte à Saint-Louis, dans le Missouri, le 15 juillet 1972 à 15 h 32." - Charles Jencks
- "Le simulacre n'est jamais ce qui cache la vérité — c'est la vérité qui cache qu'il n'y en a pas." - Jean Baudrillard
- "La subalterne ne peut pas parler." - Gayatri Spivak

Limites

Bertens est honnête : « postmodernisme » est peut-être trop élastique pour signifier quoi que ce soit de précis — son histoire démontre parfois le vide du mot plus qu'elle ne le résout. Le livre s'appuie sur les figures canoniques anglo-américaines et françaises ; les lecteurs souhaitant un traitement soutenu de la théorie non européenne au-delà du chapitre postcolonial le trouveront mince. Sa structure chronologique peut aplatir des débats simultanés en une séquence, et le nombre considérable de noms et de positions peut submerger les lecteurs nouveaux dans le domaine. Il cartographie les arguments mieux qu'il ne les arbitre — ce qui est le propos, mais peut frustrer quiconque veut un verdict.

En une phrase

Le postmodernisme n'a jamais été une seule chose — c'était une série d'arguments sur qui a le droit de définir la vérité, et l'histoire de Bertens est la carte de ce combat.

Pour qui

Les étudiants et enseignants en littérature, en architecture et en théorie qui ont besoin que les guerres du postmodernisme soient enfin démêlées. Aussi quiconque soupçonne que le mot est utilisé comme une machine à brouillard et veut les preuves.